

HOMÉLIES SUR LES MACCHABÉES

AVANT-PROPOS

Ces homélies ont été prononcées à Antioche; elles n'indiquent aucune date. La première exalte singulièrement le courage et la constance de la mère des Macchabées. La seconde, outre l'éloge de la mère, fait aussi l'éloge du septième et plus jeune des frères Macchabées. Saint Chrysostome fut plus court dans cette homélie parce que, dit-il, ces martyrs devaient être loués avec plus d'étendue par l'évêque Flavien qui allait parler après lui. Quoique la troisième homélie soit d'une authenticité douteuse, nous n'avons pas cru devoir la passer sous silence. Nous y joignons un fragment de saint Jean Chrysostome sur les Macchabées, que Jean Damascène cite dans un de ses ouvrages : (De Imag., III), parce qu'on ne le trouve dans aucune de ces trois homélies.



PREMIÈRE HOMÉLIE

Sur les sainte Macchabées et sur leur mère

1. Comme la ville nous apparaît brillante et joyeuse ! Certainement il n'y a pas dans toute l'année de journée plus éclatante que la présente journée. Ce n'est pas que le soleil répande aujourd'hui sur la terre des rayons plus lumineux qu'à l'ordinaire; mais la lumière des saints martyrs inonde notre cité d'une splendeur supérieure à celle de l'éclair; car une infinité de soleils pâliraient auprès de ces saints, et les astres immenses seraient obscurcis. C'est à cause d'eux que la terre est aujourd'hui plus imposante que le ciel. Ne me parlez pas de poussière, n'arrêtez votre pensée ni à la cendre ni aux ossements que le temps a consumés; ouvrez les yeux de la foi et considérez la vertu de Dieu qui réside en eux, la grâce de l'Esprit dont ils sont environnés, la lumière céleste et glorieuse dont ils sont pénétrés. Non, les rayons que le globe du soleil darde sur la terre ne sont pas comparables à la splendeur qui jaillit de leurs corps et qui aveugle les yeux du démon. De même, en effet, que les chefs de brigands et les violeurs de tombeaux n'aperçoivent pas si tôt des armes impériales posées quelque part, une cuirasse, un bouclier, un casque tout brillant d'or, qu'ils s'enfuient soudain sans oser ni s'avancer, ni les toucher, dans la crainte d'un grave péril s'ils poussaient jusque-là leur audace; ainsi les démons, véritables chefs de brigands, en quelque endroit qu'ils voient déposés les corps des martyrs, tournent le dos et s'enfuient sur-le-champ. C'est qu'ils ne considèrent point en eux la nature mortelle, mais la dignité ineffable du Christ qui les a animés. Ces armes, ce n'est point un ange, ni un archange, ni une autre puissance créée qui les a revêtues, mais le Seigneur même des anges. Si Paul s'écriait : «Est-ce que vous voulez éprouver la puissance du Christ, qui parle par ma bouche ?» (II Cor 13,3) Ils peuvent eux aussi s'écrier : Est-ce que vous voulez éprouver la puissance du Christ, qui a combattu en nous ? Ils sont vénérables ces corps, parce qu'ils ont été couverts de blessures pour leur Maître, parce qu'ils portent des stigmates pour le Christ. La couronne impériale étant ornée de mille pierreries, resplendit de mille différentes clartés : ainsi les corps des saints martyrs, ornés de blessures reçues pour le Christ, comme des pierres précieuses, nous apparaissent plus vénérables et plus augustes que le diadème d'un empereur.

Les agonothètes profanes qui organisent les jeux estiment faire quelque chose de remarquable lorsqu'ils introduisent dans l'arène, pour y disputer le prix, des athlètes jeunes et vigoureux, de telle sorte qu'avant de les voir aux prises, l'heureuse proportion de leurs membres, ravit d'admiration les spectateurs. Il n'en est pas ici de même; c'est plutôt tout le contraire : le combat que propose le Christ ne ressemble aucunement à ces combats profanes; il est effrayant et terrible. Il ne s'agit pas d'une lutte d'hommes à hommes, mais d'un combat entre les hommes et les démons. Or en mettant sous nos yeux ce combat, le Christ n'introduit point dans la lice des athlètes jeunes et vigoureux, mais de tout jeunes enfants et avec eux un vieillard, Eléazar, et en outre une femme avancée en âge, la mère de ces adolescents. – Qu'est donc ceci, Seigneur? Quoi ! c'est l'âge de l'impuissance que vous menez dans l'arène pour y combattre ? A-t-on jamais ouï parler d'une femme qui ait combattu dans une telle vieillesse ? Jamais assurément. Eh bien, cette chose étrange, nouvelle, inouïe, répond le Christ, j'en montrerai la possibilité par les faits eux-mêmes. Je ne suis pas un de ces agonothètes qui font tout dépendre de la vigueur des combattants : je suis là pour assister mes athlètes, pour leur tendre la main; et la principale partie de leurs exploits n'est due qu'à mon assistance.

Quand donc vous verrez une femme tremblante, avancée en âge, ayant besoin d'un bâton, marcher au combat, rendre inutile la fureur du tyran, triompher des puissances incorporelles, vaincre le diable avec facilité, briser sans peine aucune sa puissance, admirez la grâce de l'agonothète; inclinez-vous devant la puissance du Christ. Ces athlètes ne sont pas vigoureux selon la chair, mais ils le sont selon la foi : la nature en eux est faible, mais la grâce dont ils sont revêtus est forte : leurs corps sont cassés par la vieillesse, mais leurs cœurs sont fortifiés par la piété et l'amour. Il n'est pas question d'un combat sensible : ne considérez donc pas ces athlètes par le dehors; pénétrez par la pensée jusqu'à la vigueur de leur âme; pesez la force de leur foi, et sachez bien que pour combattre les démons l'homme n'a besoin ni d'un corps vigoureux, ni d'un âge florissant et que le plus jeune enfant, aussi bien que le vieillard le plus décrépité, pourvu qu'ils soient animés d'un cœur généreux et vaillant, n'auront dans ce combat rien à craindre de leur âge.

2. Et pourquoi parlé-je d'un vieillard et d'un enfant, lorsque des femmes ont engagé ces luttes et ont remporté de magnifiques couronnes ? Les combats profanes exigeant un âge, un

sexe, un rang déterminés, sont inaccessibles aux esclaves, aux femmes, aux vieillards et aux enfants. Mais ici, c'est un théâtre largement ouvert à tout âge et à tout sexe, afin que vous compreniez la générosité et l'ineffable puissance de celui qui ouvre cette lice, et que vous voyiez l'accomplissement de ce mot de l'Apôtre : «la vertu éclate dans la faiblesse.» (II Cor 12,9) Dès lors que des enfants et des vieillards montrent une force supérieure à leur nature, c'est une manifestation irréfragable et brillante de la vertu divine qui agit en eux. Pour vous convaincre que la faiblesse extérieure de ces athlètes augmente la splendeur de leurs couronnes, nous ne parlerons ni des vieillards ni des enfants, et nous offrirons à vos yeux quelque chose de plus faible encore, une femme avancée en âge, une femme mère de sept enfants. Assurément la tendresse maternelle n'est point un léger obstacle en de pareils combats. Sur quoi d'abord fixer en elle notre admiration ? sur la faiblesse de son sexe ? sur son âge avancé ? sur la délicatesse de son cœur maternel ? Car ce sont là de bien grands obstacles pour une épreuve qui demande tant de fermeté. Il me reste à dire une chose encore plus surprenante et bien propre à nous découvrir le courage de cette femme et la perversité du démon. Quelle est donc cette chose ? Remarquez la malignité de l'esprit impur : il ne l'entraîne pas la première dans l'arène; ce n'est qu'après ses enfants qu'il la mène au combat. Et pourquoi ? Afin que les tourments de ses sept enfants ayant abattu son courage, affaibli sa résolution, et que le spectacle du supplice de ses fils ayant consumé toute sa vigueur, le démon triomphât ensuite plus facilement de son cœur ainsi amolli. Ne considérez pas seulement les tourments qu'endurèrent ses fils; considérez plutôt que chaque nouveau supplice augmentait ses douleurs, et qu'elle était déchirée avec chacun de ses enfants. Elles le comprennent parfaitement les femmes qui ont souffert les douleurs de l'enfantement, et qui sont devenues mères. Combien de fois une mère voyant son enfant dévoré par la fièvre, consentirait volontiers à tout pourvu qu'elle attirât sur elle-même le feu qui dévore le corps de son enfant !

C'est ainsi que les mères sont infiniment plus sensibles aux douleurs de leurs enfants qu'à leurs propres douleurs. Si ce point est incontestable, et on n'en saurait douter, lorsque ces enfants étaient tourmentés, leur mère souffrait bien plus qu'eux et son martyre était bien plus cruel que leur propre martyre. Si la nouvelle de la maladie d'un enfant suffit pour bouleverser les entrailles maternelles, quand il s'agissait non pas d'un seul enfant mis à mort, mais de plusieurs enfants, non pas de souffrances apprises par oui-dire, mais de souffrances que la mère voyait de ses propres yeux, que ne dut-elle pas éprouver ? Comment n'eût-elle pas été hors d'elle-même à la vue de ses enfants mourant lentement l'un après l'autre, au milieu d'horribles tourments ? Comment son âme ne brisa-t-elle pas les liens du corps ? Comment au premier de ces spectacles ne se précipita-t-elle pas sur le bûcher pour échapper à ceux qui l'attendaient ? Quoique pleine de philosophie, elle était mère; quoique sainte, elle était revêtue de chair; quoique courageuse, elle participait à la faiblesse de son sexe; quoique enflammée des ardeurs de la piété, elle portait les liens de la tendresse maternelle. Que si, tout hommes que nous sommes, nous ne pouvons voir un criminel traverser la place publique bâillonné, pour être conduit au puits des condamnés, sans être émus de ce spectacle, quoique aucun lien d'amitié ne nous unisse à lui, encore que la perversité du patient soit une raison pour combattre cette émotion, que ne dut pas souffrir cette mère qui ne voyait pas seulement un condamné conduit au supplice, mais ses sept enfants périr le même jour, non pas emportés par un rapide trépas, mais consumés par des tourments divers ? Eût-elle été de rocher, ses entrailles eussent-elles été formées de diamant, comment n'aurait-elle point été bouleversée, comment n'aurait-elle point ressenti ce que devait ressentir une femme et une mère ? Rappelez-vous notre admiration pour le patriarche Abraham liant lui-même son fils et le plaçant sur l'autel, et vous aurez alors une juste idée du courage de cette femme.

Ô spectacle navrant et doux à la fois ! Navrant par la nature des choses qui se passent, doux à cause des sentiments de celle qui le contemple. C'est qu'elle regardait non le sang qui coulait, mais les couronnes de justice qui étaient préparées : elle voyait non les flancs que l'on déchirait, mais les tabernacles construits dans l'éternité : elle portait ses yeux non sur les bourreaux qui l'entouraient, mais sur les anges présents tout autour. Elle oubliait sa tendresse de mère, elle méprisait la nature, elle dédaignait son âge; elle méprisait la nature, cette chose si tyrannique, la nature à laquelle les bêtes féroces elles-mêmes ne résistent pas. Bien des animaux de capture difficile sont victimes de leur tendresse pour leurs petits : indifférents à leur propre salut, ils tombent inconsidérément dans les mains des chasseurs. Quelque faible que soit un animal, il défendra toujours sa progéniture; quelque doux qu'il soit, la privation de ses petits le rendra furieux. Or cette femme se soustrait à la tyrannie que la nature exerce et sur les hommes raisonnables et sur les animaux privés de raison. Non

seulement elle ne saisit pas le tyran à la gorge, et ne lui déchire pas le visage à la vue de ses enfants mis en pièces; mais elle pousse la philosophie si haut qu'elle lui prépare elle-même ce festin barbare : tandis que les premiers étaient dans les tourments, elle encourageait les autres à braver les mêmes supplices.

3. Que les mères entendent ceci, qu'elles imitent le courage de cette femme, sa tendresse envers ses enfants, qu'elles les élèvent de cette manière : l'office d'une mère n'est pas de les mettre au monde, ceci regarde la nature, mais de les élever, chose qui dépend de la volonté. Ce qui vous prouvera que l'enfantement ne constitue pas la maternité, mais bien une sage éducation, c'est Paul couronnant la veuve, non pour avoir mis au monde, mais pour avoir élevé ses enfants. En effet, après ces mots : «Que la veuve choisie n'ait pas moins de soixante ans; que ses bonnes œuvres lui rendent témoignage,» il détermine le principal de ses titres. Quel est-il donc ? «Qu'elle ait fait l'éducation de ses enfants,» ajoute-t-il. Il ne dit pas : Qu'elle ait mis des enfants au monde; mais bien : «Qu'elle ait fait leur éducation.» (1 Tim 5,9-10). Représentons-nous donc ce que devait souffrir cette femme, si nous pouvons l'appeler une femme, lorsqu'elle voyait les doigts de ses enfants étendus sur un brasier, leur tête tombée à terre, une main de fer saisissant la tête de l'un d'eux et en arrachant la peau, et la victime de ce traitement debout et la parole sur les lèvres. Comment ouvrait-elle la bouche ? Comment remuait-elle la langue ? Comment son âme ne s'envola-t-elle point de sa chair ? Comment cela ? je vais vous le dire : Son regard n'était pas fixé sur la terre, elle ne songeait qu'aux biens à venir. Elle ne craignait qu'une seule chose, que le tyran ne fût ému et ne mit un terme au combat, qu'il ne brisât la chair unie de ses enfants, et que quelques-uns ne demeuraient sans couronnes. Que telle ait été sa crainte, on le voit par cela seul que, saisissant en quelque sorte de ses propres mains son dernier fils, elle le précipita dans la chaudière; car les conseils et les exhortations pressantes qu'elle lui adressa jouèrent le rôle des mains. Si le récit des maux d'autrui nous remplit de tristesse, pour elle, elle contemplait sans tristesse ses propres maux. N'écoutez pas ces paroles avec indifférence, et que chacun des auditeurs applique à ses enfants toute cette tragédie. Qu'il se représente leurs traits chéris, qu'il se dépeigne à lui-même ces êtres bien-aimés, qu'il transporte en eux ces souffrances, et alors il se fera une idée exacte de ce que nous venons de dire. Ou plutôt, il ne le comprendra pas, aucun discours n'étant capable d'exprimer les douleurs de la nature que l'expérience seule fait connaître.

C'est à propos qu'on appliquerait à cette femme, après le triomphe de ses sept enfants, le mot du Prophète : «Vous êtes comme un olivier fécond dans la maison de Dieu.» (*Ps 51,10*) Aux jeux olympiques, mille athlètes ont beau paraître dans l'arène, la couronne n'est décernée qu'à un seul : ici, sur sept athlètes sept ont été couronnés. Où pourriez-vous me montrer un champ aussi fertile ? on sein aussi fécond ? une semblable maternité ? La mère des enfants de Zébédée eut pour enfants des apôtres, mais elle n'en eut que deux. Je ne connais point de mère qui ait enfanté à la fois sept martyrs. et puis ait été jointe à eux, de manière à subir non pas un seul, mais plusieurs martyres. Ses enfants ne formaient que sept martyrs : le corps de leur mère ajouté à leurs corps n'était qu'un simple corps; et cependant elle endurait en lui pour ainsi dire jusqu'à quatorze martyres, et parce qu'elle souffrait le martyre en chacun de ses enfants, et parce qu'elle les avait rendus tels, nous ayant donné en eux une véritable église de martyrs. Elle enfanta sept fils; elle n'en enfanta aucun pour la terre, tous pour le ciel ou plutôt pour le Roi des cieux; elle les enfanta tous pour la vie à venir. Pour elle, le démon la conduisit la dernière au combat à cause du motif que j'indiquais tout à l'heure, je veux dire dans l'espoir d'en venir plus facilement à bout en l'attaquant en dernier lieu, lorsque ses forces auraient été épuisées par le spectacle des tourments. Si des hommes en voyant couler le sang tombent souvent en défaillance, et exigent bien des soins pour retenir la vie qui les quitte, et l'âme prête à s'envoler du corps; celle-ci qui vit des ruisseaux de sang couler de la chair de ses propres enfants, et non d'une chair étrangère, que n'endurait-elle pas ? Quel bouleversement dans son cœur !

Le diable donc, comme je le disais, la mena après ses enfants au combat, en vue de la vaincre plus aisément. Or, il arriva tout le contraire, car elle ne combattit qu'avec plus de courage. Comment et pour quelle raison ? Parce qu'elle ne craignait plus rien, qu'elle n'avait pas la sollicitude que ses enfants survivants s'amollissent et perdissent la couronne; parce qu'elle les avait déposés dans le ciel, comme dans un trésor inviolable et qu'elle les avait mis en possession des célestes lauriers et des biens qui ne changent pas. Voilà pourquoi elle affronte la lutte avec non moins de courage que d'allégresse. Ajoutant son corps au chœur de ses enfants, comme une pierre précieuse à une couronne, elle s'envole vers son bien-aimé Sauveur, nous laissant le meilleur des encouragements et des conseils, l'exhortation de l'exemple, afin que nous bravions avec fermeté d'âme, avec des sentiments élevés, quelque

péril que ce soit. Quel homme effectivement, quelle femme, quel vieillard, quel jeune homme pourrait désormais se justifier ou s'excuser des frayeurs que lui inspireraient les dangers à braver pour le Christ, lorsqu'une femme, une femme avancée en âge, mère de nombreux enfants, ayant à combattre avant le temps de la grâce, quand les portes de la mort étaient encore fermées, que le péché n'était pas encore exterminé, que la mort n'était pas encore vaincue, nous apparaît supportant pour Dieu les tourments avec une ardeur et une constance pareilles ?

Pénétrés de ces enseignements, nous tous hommes et femmes, jeunes gens et vieillards, retraçons ces luttes et ces combats dans notre cœur comme sur un tableau, conservons dans notre âme le souvenir de la patience de cette femme comme une exhortation incessante à mépriser tous les maux, afin qu'après avoir imité ici-bas la vertu de ces saints-là, nous partagions en haut leurs couronnes; autant de philosophie qu'ils ont déployée au fort des périls, autant de fermeté mettons à combattre nos passions mauvaises, la colère, la cupidité, l'impureté, la vaine gloire et tous les sentiments du même genre. Que si nous triomphons de ces flammes comme ces martyrs ont triomphé du feu, nous pourrions nous rapprocher d'eux et partager leurs titres de confiance. Puissions-nous tous l'obtenir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, par lequel et avec lequel gloire soit au Père, ainsi qu'au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.

DEUXIÈME HOMÉLIE

1. Sans doute il n'est pas possible de faire avec une seule langue l'éloge de tous les saints martyrs; mais eussions-nous une infinité de bouches et autant de langues, nous ne suffirions pas à cette tâche. Quand je considère les hauts faits de nos sept martyrs, j'éprouve ce qu'éprouverait un homme cupide assis auprès d'une source vomissant de l'or par sept ouvertures, s'efforçant de l'épuiser entièrement, et après de nombreuses et incroyables fatigues en laissant derrière lui la plus grande partie. En effet, vous aurez beau puiser à cette source, vous en laisserez la partie la plus considérable. Quoi donc ? parce que nous ne pourrions les louer comme ils le méritent, garderons-nous le silence ? Assurément non. C'est à des martyrs que nous offrons ces présents, et ils suivront exemple de leur maître pour en apprécier la valeur. Que fuit donc leur maître ? Quelqu'un lui offre-t-il des présents, pour déterminer sa récompense il a égard non point à la quantité de ce qu'on lui offre, mais à la générosité de celui qui l'offre. Il en agit ainsi envers la veuve : cette femme ne donna que deux oboles, et elle fut mise au-dessus de ceux qui avaient donné une somme beaucoup plus considérable, parce que Dieu regarde non l'exiguïté de la somme, mais la munificence des sentiments. Si la somme ne renfermait que deux oboles, des milliers de talents d'or n'égalaient pas la valeur des sentiments, (Luc 21,2-4) Ne craignons donc pas d'aborder cet éloge, et, ce que nous avons fait hier, faisons-le, si vous le voulez bien, encore aujourd'hui. Hier, nous nous sommes arrêtés devant la mère seule, nous lui avons consacré le discours tout entier, et cela, non pour l'isoler du chœur de ses enfants, mais pour accroître plus sûrement nos richesses. Eh bien, faisons de même maintenant : prenons à part un enfant, entretenons-nous de lui quelques instants. Il serait à craindre autrement que, semblables à sept fleuves, les éloges de tous les sept martyrs n'entraînaient irrésistiblement notre parole, et ne la submergeassent. Prenons donc un de ces adolescents, non pour le séparer du chœur de ses frères, mais pour alléger notre fardeau. Du reste, ses frères partageront cet éloge et cette couronne, ayant partagé les mêmes épreuves. Leur mère se présentera aussi à nous inévitablement aujourd'hui, encore que nous ne nous en occupions pas. Elle viendra par la force même des choses, et elle ne se résoudra pas à quitter ses enfants : ne les ayant pas quittés dans le combat, elle ne les quittera pas non plus au moment des éloges.

Lequel donc de ces sept athlètes voulez-vous que nous prenions ? Sera-ce le premier, le second, le troisième, le dernier ? ou plutôt il n'y a pas parmi-eux de dernier. Ils forment un chœur, et dans un chœur on ne voit ni le commencement ni la fin. Mais, pour déterminer celui dont nous ferons l'éloge, nous parlerons du plus jeune de ces martyrs. La fraternité règne entre leurs combats, une sorte de parenté entre leurs hauts faits. Or là où règne cette parenté de hauts faits, il n'y a ni premier, ni second rang. Prenons donc le plus jeune de ces adolescents, qui était bien l'égal des autres par le cœur, et qui l'était non seulement de ses frères, mais même d'un vieillard. Seul de tous ses frères, il fut conduit sans liens au supplice. Il n'attendit pas que les bourreaux missent la main sur lui, et sa propre générosité prévenant leur barbarie, il s'avança déchargé de tout lien. Aucun de ses frères n'assista à son supplice; ils étaient déjà tous morts. Mais il combattit sous des yeux plus vénérables encore, sous les yeux de sa mère. Ne vous disais-je pas que la mère se présenterait inévitablement, sans intention de notre part ? Voilà que la suite des idées l'a ramenée vers nous. Il était illustre et vénérable le théâtre où son enfant combattait; car les phalanges angéliques et ses frères eux-mêmes le contemplaient, non plus de la terre, mais du haut des cieux. Ils étaient assis, le front ceint de couronnes, comme le sont les juges aux jeux olympiques, non pour décider de l'issue du combat, mais pour encourager et accueillir le vainqueur après sa victoire. Celui-ci était donc debout, libre de tout lien, et proférant des paroles remplies de philosophie. Il désirait bien communiquer ses sentiments religieux au tyran. N'ayant pu y réussir, il fit ce qui lui restait à faire, et s'offrit au supplice. Tandis que le tyran gémissait sur sa jeunesse, il versait des larmes sur son impiété. Car les regards du tyran et du martyr ne considéraient pas les mêmes choses. Si chez eux les yeux de la chair étaient les mêmes il n'en était pas ainsi des yeux de l'esprit. C'est pourquoi l'un considérait la vie présente, l'autre au contraire la vie à venir vers laquelle il allait prendre son essor. Le tyran voyait les grils, le martyr voyait l'enfer dans lequel le tyran allait se précipiter. Si nous admirons Isaac qui, chargé de liens et d'entraves par son père, ne s'arracha point à l'autel, et ne fit aucun mouvement à la vue du glaive levé sur sa tête; à plus forte raison devons-nous admirer ce martyr qui, sans être lié, sans avoir aucunement besoin de chaînes, sans attendre la main des bourreaux, se transforma spontanément lui-même en prêtre, en autel et en victime. Ayant regardé autour de lui et n'ayant aperçu aucun de ses frères, il en fut ému, et il se sentit pressé de se hâter et de marcher sur leurs traces, afin de

n'être pas séparé de leur chœur. Voilà pourquoi il n'attendit pas la main des bourreaux. Comme il redoutait la pitié du tyran, qui par commisération aurait pu l'isoler de la société de ses frères, il prit les devants, et se déroba à sa cruelle humanité. Et, en effet, bien des motifs pouvaient amollir le tyran, la jeunesse de la victime, le supplice de ses frères, qui eût été capable de rassasier une bête féroce et qui néanmoins ne le rassasiait pas, l'âge avancé de la mère, l'inutilité des précédentes rigueurs.

2. Aussi le jeune homme ayant pesé ces considérations, se précipita-t-il lui-même dans un supplice sans remède, et se jeta-t-il dans la chaudière comme il se fût jeté dans les eaux d'une fontaine rafraîchissante, réputant ce bain un baptême divin. Tels les hommes dévorés de brûlantes ardeurs se plongent au sein des flots : tel ce jeune homme dévoré par le désir de rejoindre ses frères se plongea-t-il dans ce tourment. Il était de plus encouragé par sa mère : ce n'est pas qu'il eût besoin d'exhortation; mais vous comprendrez par là la fermeté de cette femme. Envers aucun de ses sept enfants, elle n'agit comme eût agi une mère; ou plutôt elle agit en véritable mère envers chacun d'eux. Elle ne se dit point à elle-même : Qu'est donc ceci ? le chœur de mes enfants m'a été ravi, il ne me reste plus que celui-ci : que je le perde, et me voilà sans enfants ! Qui me nourrira désormais dans la vieillesse, s'il vient à me quitter ? N'est-ce point assez d'avoir sacrifié la moitié de mon bonheur, ou du moins les deux principales parties; et le seul enfant qui me reste pour me consoler dans ma vieillesse, faudra-t-il encore que je le sacrifie ? – Elle ne dit rien, elle ne pense rien de pareil; et, soulevant son enfant par ses exhortations comme elle l'eût fait avec ses mains, elle le plonge dans la chaudière en glorifiant Dieu d'avoir daigné accepter tous les fruits de ses entrailles, de n'en avoir réprouvé aucun, et d'avoir dépouillé l'arbre tout entier. Aussi ne craindrai-je pas de dire qu'elle a plus souffert que ses enfants. Pour ceux-ci, la douleur physique et morale était singulièrement atténuée; tandis que, dans la condition où la nature la plaçait, son esprit conservant toute sa force et toute sa lucidité, elle avait un sentiment plus distinct de ce qui se passait.

Il fallait voir ce triple incendie, celui que le tyran avait allumé, celui qu'attisait la nature, celui que développait l'Esprit saint. La fournaise allumée par le tyran de Babylone était moins ardente que la fournaise allumée par ce tyran pour la mère des martyrs. Dans le premier cas, le feu avait pour aliment le naphte, la poix, les étoupes, les sarments; dans l'autre, c'était la nature, la maternité, la tendresse, les sentiments unanimes des enfants. Dans le feu où ceux-ci étaient plongés, ils étaient en proie à de moindres ardeurs que leur mère; elle était consumée par son amour; mais elle en triomphait par la piété. La nature luttait contre la grâce; mais la victoire demeurait à la grâce. La religion l'emportait sur les entrailles, le feu l'emportait sur le feu, le feu spirituel sur le feu de la nature et sur celui qu'avait allumé la cruauté du tyran. Et de même que l'on voit au milieu de l'Océan un rocher battu par les flots rester inébranlable, tandis que les vagues se dissipent en écume et s'évanouissent en un moment; de même le cœur de cette femme battu par la douleur, comme le rocher par la mer, restait inébranlable tout en dissipant ces assauts par sa fermeté et sa philosophie. Elle aspirait à montrer au tyran qu'elle était vraiment la mère de ces martyrs, et qu'ils étaient encore plus ses enfants par les liens de la vertu que par les liens du sang. Ce n'était pas le feu des supplices, mais les torches nuptiales qu'elle croyait avoir devant les yeux. La mère qui pare ses enfants pour l'hyménée est moins heureuse que ne l'était cette mère à la vue des tortures des siens. Et, comme si elle avait revêtu celui-ci de sa robe nuptiale, formé pour celui-là des couronnes, dressé pour l'autre la couche de l'hymen, ainsi la vue de l'un courant vers les chaudières, de l'autre se dirigeant vers les grils, d'un troisième dont on tranchait la tête, la remplissait d'allégresse. On n'apercevait partout que graisse et que fumée, en sorte que tous ses sens l'entretenaient de ses enfants; les apercevant par les yeux, entendant par les oreilles leurs paroles chéries, recevant par l'odorat les exhalaisons suaves et insupportables en même temps de leurs chairs; exhalaisons insupportables aux infidèles, mais de la plus grande suavité pour Dieu et pour elle; exhalaisons qui souillaient l'air environnant, mais qui ne souillaient point le cœur de cette femme. Elle restait debout, en effet, assistant avec une fermeté et une constance inébranlables à cet horrible spectacle.

Mais il est temps de mettre un terme à ce discours, afin que notre commun Maître offre aux martyrs un tribut plus précieux de louanges. Que cette femme soit un sujet d'imitation pour les pères, d'émulation pour les mères, pour les hommes, pour les femmes, pour ceux qui ont embrassé la virginité, qui se sont revêtus de sacs et qui portent le cilices. A quelque point d'austérité, de philosophie que nous soyons arrivés, la philosophie de cette femme laisse bien loin derrière elle notre générosité. Que nul parmi ceux qui ont porté au plus haut degré la noblesse et le courage n'estime indigne de lui de se mettre à l'école de cette femme avancée en âge. Prions-la plutôt tous ensemble, et ceux qui habitent la ville, et ceux qui vivent dans la

solitude, et ceux qui pratiquent la virginité, et ceux qu'entoure l'éclat d'un mariage honoré, et ceux qui dédaignent tous les biens présents, et ceux qui ont crucifié leurs corps, afin de posséder, après avoir fourni la même course, les mêmes titres de confiance que cette mère, afin de trouver place à ses côtés au jour du jugement, par le secours de ses saintes prières, de celles de ses enfants et d'Eléazar, de ce grand et généreux vieillard qui vint compléter leur chœur, et qui montra dans les épreuves une âme de diamant. Nous l'obtiendrons, si nous prêtons aux prières de ces saints un concours sans réserve, si, avant les luttes et les dangers, au sein de la paix, nous domptons nos propres passions, nous réprimons les révoltes insolentes de la chair, et si nous réduisons notre corps à l'obéissance et à la servitude. De la sorte, si notre vie s'écoule dans la paix, nous mériterons les couronnes éclatantes des gymnases; et si Dieu dans sa bonté juge convenable de nous soumettre aux mêmes combats, nous descendrons préparés dans l'arène et nous mériterons les biens célestes. Pussions-nous tous les obtenir, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, par lequel et avec lequel gloire, honneur, puissance soient au Père, en l'unité du saint Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

TROISIÈME HOMÉLIE

1. Lorsque je considère les louanges que nous devrions faire par nos actes des martyrs et que je vois l'embarras du plus grand nombre, je suis couvert de confusion. Laissons donc, si vous le voulez bien, pour le moment la doctrine, et appliquons-nous à reproduire la fermeté des martyrs. Que le vieillard Eléazar s'offre le premier à nos regards, lui qui donna le signal du combat, qui posa le fondement du martyre, qui ouvrit la porte de l'arène, le prince du courage, le premier par la fermeté, vieillard plein de jeunesse, le premier martyr de l'Ancien Testament, l'image de Pierre le coryphée des apôtres. L'ennemi épuise les flatteries et les rigueurs; mais la victime ne cesse de faire entendre sa voix courageuse. Le vieillard était debout, tremblant à cause de son âge; le tyran était assis, ne respirant que menaces et carnage. Or celui qui tremblait se retira plein de vigueur, et celui qui était dans l'ardeur de l'âge se retira vaincu. La vieillesse restait debout au milieu des tourments; et tandis que la jeunesse exerçait avec faste et fureur le souverain pouvoir, la victoire restait à la vieillesse. Ô nouveau genre de triomphe ! une armée entière avec ses arcs est mise en fuite par un vieillard blessé.

Les combats merveilleux d'Eléazar ne me permettraient pas de parler du courage des jeunes martyrs; il nous faut néanmoins dire quelques mots de la résistance qu'ils opposèrent au tyran, car eux aussi remportèrent sur lui un brillant trophée : la jeunesse ne devait pas le céder à la vieillesse en intrépidité. Après avoir donc successivement combattu, ces jeunes gens qui, sortis des mêmes entrailles, avaient soutenu la même épreuve, furent couronnés. Je n'en dirai pas davantage, s'il le faut, ô vaillants coryphées des vaillants martyrs ? Comme je le disais, ces sept jeunes gens, après avoir successivement combattu, furent couronnés; sortis des mêmes entrailles, soumis à la même épreuve, unis les uns aux autres par le sang et par la vertu, ils marchèrent au combat les uns après les autres. C'est maintenant, ô généreux martyrs, à moi de rappeler le texte évangélique : «Bienheureux le sein qui vous a portés, et les mamelles qui vous ont allaités.» (Luc 11,27)

Ces paroles me conduisent à m'occuper de la mère de ces héros, laquelle en un seul corps subit plusieurs trépas, ou plutôt, quoique plusieurs fois égorgée, ne fit pas entendre une seule plainte; de cette mère insensible et en même temps couverte de blessures. Elle était moins troublée à la vue de son premier enfant traîné à la mort, que remplie de frayeur à l'idée du second qui n'avait pas encore essayé de la lutte. De même, la mort du second l'affligeait moins que la pensée du troisième, plein de vie, et dont elle ignorait le sort, ne l'effrayait. C'était pour elle peu de chose que la mort sanglante de son troisième et de son quatrième enfant, tant que le cinquième n'avait point été égorgé. Le trépas du sixième ne triompha pas davantage de sa philosophie. Restait encore le dernier en présence du combat, son septième enfant, complément de cette cithare de martyrs à sept cordes. Fut-elle donc émue par son extrême jeunesse ? Se plaignit-elle à la vue de ce rejeton unique de ses entrailles ? Non; car elle poussa elle-même son fils à la mort, sinon de ses propres mains, du moins par ses conseils. Ne diminuez pas, ô mon fils, le nombre des couronnes : soyez digne de vos frères par votre héroïsme, comme vous l'êtes par le sang; joignez à cette communauté d'origine la communauté de conduite; montrez-vous, même dans les épreuves, le frère de ces victimes. Vous êtes dans l'ordre de la nature mon septième enfant, soyez pour moi par votre volonté le septième martyr. Ne faites pas, ô mon fils, que moi, mère de sept enfants, je sois appelée mère de six martyrs. Où sont maintenant ces personnes qui refusent même à Dieu le tribut de quelques-uns de leurs biens ? Voilà une mère qui aujourd'hui offre au Seigneur ses sept jeunes enfants, et qui n'hésite pas pour ce sacrifice à déchirer ses propres entrailles. Combien de gens font avec répugnance l'offrande de quelques oboles ! Pour nous, faisons à Dieu l'offrande de nos âmes, de nos biens, de nos corps, et glorifions en toute chose le Christ, auquel gloire et puissance soient dans tous les siècles des siècles. Amen.

FRAGMENT SUR LES MACCHABÉES

Extrait de saint Jean Damascène (De Imag., 3)

Les traits des empereurs ne sont pas seulement reproduits sur l'or, l'argent ou d'autres matières précieuses; l'airain lui-même peut les reproduire avec fidélité. La diversité de la matière n'enlève rien à la valeur de l'image. Un portrait frappé sur une matière précieuse n'amointrit aucunement le portrait frappe sur une matière commune. L'un et l'autre sont également ennoblis par la figure impériale; et comme celle-ci n'est en rien dégradée par la matière, elle rehausse la valeur de l'objet sur lequel elle est empreinte.